

François SZULMAN



Fenêtre grande ouverte

Les voisins nous font de grands sourires et le soir notre voisin de droite ouvre sa fenêtre en grand pour que nous entendions *Radio-Londres*. Il doit se douter que nous sommes un peu spéciaux. Je m'ennuie à mourir... Papa part au travail de très bonne heure le matin et rentre alors que la soirée est bien avancée. Je passe mes journées cloîtré à la maison avec ma mère. Heureusement le dessin me tient compagnie.

François Szulman, Le Petit Peintre de Belleville, Paris, Éditions Le Manuscrit/Fondation pour la Mémoire de la Shoah, 2018, p. 78

Un kilo de pomme de terre

Un jour je fais la queue devant le Familistère, l'épicerie de la rue Sainte-Marthe. Quand mon tour arrive, je tends à l'épicier mes tickets pour un kilo de pommes de terre. Il pèse et verse dans mon cabas le contenu du plateau de la balance à poids :

« Monsieur, combien je vous dois ?

– 5,25 F.

– Voilà, monsieur.

– Que me donnes-tu là ? Tu viens de me payer à l'instant. »

Je reste interloqué :

« Mais, monsieur, je ne comprends pas.

– Tu veux foutre le camp, je te dis que tu as payé ! »

Je sors éberlué de la boutique, l'épicier vient de me faire cadeau d'un kilo de pommes de terre.

François Szulman, Le Petit Peintre de Belleville, Paris, Éditions Le Manuscrit/Fondation pour la Mémoire de la Shoah, 2018, p. 85

Otto FISCHL



Tous au courant

Je rends hommage au curé du village, l'abbé Lévêque, qui connaissait notre présence dans la maison ; aux sœurs de l'Ordre de Sainte-Thérèse, qui non seulement savaient mais venaient régulièrement nous donner des leçons ; au maire du village, qui était au courant également. Toutes ces personnes risquaient leur vie et ma gratitude envers eux dépasse les mots.

Otto Fischl, Mon Journal, 19 octobre 1943-15 mars 1945, Paris, Éditions Le Manuscrit/Fondation pour la Mémoire de la Shoah, 2009, p. 21

Pierre AUER BACHER



Complicité des cheminots

Nous sommes donc arrivés environ à vingt kilomètres de Limoges dans un endroit dont le nom m'échappe. Nous avons réussi à prendre un train qui présentait l'avantage de nous faire franchir le cordon de protection allemand tout autour de Limoges, à environ une dizaine de kilomètres. En effet, à pied il était impossible d'atteindre Limoges sans être intercepté par les Allemands, sauf par la ligne de chemin de fer, les vérifications se faisant à la gare de Limoges.

Nous avons donc pris le train à une vingtaine de kilomètres et, grâce à la complicité de cheminots, nous avons réussi à sauter du train juste dans l'arsenal de Limoges, c'est-à-dire dans l'enceinte de la ville.

Pierre Auer Bacher, Souvenirs d'une période trouble, Paris, Éditions Le Manuscrit/Fondation pour la Mémoire de la Shoah, 2008, p. 188-189



Fanny et David SAULEMAN



Nourrir une bouche de plus

Je me rappelle qu'un jour un homme que je connaissais de vue est venu et m'a retenu à déjeuner. C'était un marchand de fruits qui dressait son petit éventaire dans une encoignure de la rue Basfroi, à l'angle de l'avenue Ledru-Rollin. À cette époque, la rue était encore commerçante ; en plus des commerces sédentaires, les marchands des quatre saisons s'installaient des deux côtés de la chaussée devant les trottoirs. Ce marchand de fruits était très connu, tout le monde l'appelait familièrement « Charlot ». J'ai mangé à sa table, entouré de ses enfants, il en avait six ou sept. En pleine guerre, nourrir une bouche de plus malgré les restrictions était vraiment un acte de solidarité. Charlot, contrairement aux Juifs, avait le droit de travailler. C'était un Nord-Africain musulman. La solidarité et la prise de risques ont été quelquefois partagées par cette Communauté : il faut s'en souvenir.

Fanny et David Sauleman, Deux mètres carrés, Paris, Éditions Le Manuscrit/Fondation pour la Mémoire de la Shoah, 2009, p. 339